Ethos familial et contexte minoritaire :
comparaison des représentations de la famille entre mères francophones et anglophones de la région de Sudbury

Christiane Bernier

Troisième et dernière étape d'une recherche, entreprise voici cinq ans, sur la famille franco-ontarienne, la présente analyse fait état des résultats d'entrevues réalisées auprès de 30 mères de la région de Sudbury.[1]

Le contexte de la recherche

Partie d'une interrogation sur la spécificité de la famille francophone en Ontario, l'ensemble des trois volets de la recherche visait à cerner les éléments sur lesquels reposeraient, en fait, cette différence, ou tout au moins sur la conviction que l'on en a, et qui est constamment véhiculée et reproduite en Ontario français.

Comment s'exprime cette conviction de la différence? On pourrait dire qu'elle repose sur des attributs que l'on croit spécifiques à la famille franco-ontarienne, et qui sont plus ou moins réductibles à trois énoncés de base :

---

1 La présente recherche a bénéficié d'une subvention de recherche de l'Institut Franco-Ontarien.

1. Il y a plus de cohésion dans la famille francophone qu'anglophone, en Ontario;
2. la famille francophone est plus nombreuse et en conséquence, plus étendue;
3. et ceci encore plus au Nord qu'ailleurs en Ontario, puisque c'est là qu'on trouve la plus grande proportion de personnes de langue maternelle française.

Un premier volet a voulu voir si, en établissant un profil statistique comparatif entre la famille francophone et la famille anglophone en Ontario, on arriverait à identifier, à partir de certains indicateurs objectifs — structure familiale, nombre d'enfants, profil d'éducation, revenus, etc. — des secteurs ou des lieux sociaux qui rendraient manifeste cette particularité des francophones. Cette première comparaison a été établie à partir d'analyses réalisées sur les données provenant du fichier de microdonnées à grande diffusion sur les familles (échantillon provincial) tiré du recensement canadien de 1991.

Les résultats de cette première étude nous étaient apparus surprenants. Ils montraient en effet que les distinctions entre familles francophones et familles anglophones sont peu prononcées, ce qui nous menait à penser que la société ontarienne évolue vers une certaine homogénéisation des caractéristiques objectives ou empiriques de ses populations. Nous en avions conclu que: «la spécificité des familles francophones en Ontario, serait plus à chercher du côté de la vision qu'en entretiennent les Franco-Ontariens et les Franco-Ontariennes. Si leur conviction de cette spécificité demeure, c'est qu'elle doit reposer sur des éléments non quantifiables, des éléments liés aux dynamiques de relations qui y sont produites, des éléments qui renvoient à un *éthos* familial qui reste encore à explorer» (Bernier, 1995).

Le deuxième volet voulait donc cerner cet *éthos* et, suivant en cela les tendances théoriques récentes en recherche de la famille, voulait le faire par le biais de l'étude des solidarités familiales, c'est-à-dire l'étude des liens d'échange et d'entraide entre les membres d'une même famille. Nous avons donc effectué une enquête auprès d'un échantillon de mères francophones et non francophones de la ville de Sudbury (n=302). L'hypothèse de base suggérait qu'il existe une plus grande solidarité familiale dans les

familles francophones. Cette hypothèse s'appuyait sur l'idée voulant que les francophones de l'Ontario, parce qu'ayant toujours vécu en situation minoritaire, avaient dû, historiquement, développer une forte solidarité au sein de leurs communautés[2]. On postulait que les familles francophones, de ce fait, vivraient une plus grande solidarité au sein de leurs familles également.

Encore là, les résultats de l'enquête ne nous ont pas permis d'établir une différence qui serait liée à la langue, ni en ce qui a trait aux relations et aux communications entre les membres des familles anglophones et ceux des familles francophones, respectivement, ni en ce qui concerne le genre d'aide ou de services échangés. Nous avions, cette fois, expliqué ces résultats en développant une réflexion sur le paradoxe vécu par les Franco-Ontariennes prises entre, d'un côté, les paramètres de leur historicité de minoritaire, et, de l'autre, comme tout individu actuel, le nouveau *sens social* que prend la famille dans la société postmoderne, c'est-à-dire son individualisation et les conséquences qui en résultent sur les structures sociales de référence dans l'identité de l'individu.

Ainsi, disions-nous: «c'est davantage comme réseau affectif complexe de relations et comme lieu d'appartenance que les personnes voient leur famille aujourd'hui. En effet, de totalement immergée, coulée pourrait-on dire, qu'elle était dans la communauté ethnique ou politique jadis, la famille, en société postmoderne, prendrait sa propre place, distincte, dégagée de la communauté, ce qui aurait pour effet de transformer les liens de l'individu à ces deux instances: c'est médiatisé par la famille qu'on s'identifiait à la communauté, jadis; c'est en rapport à ses propres valeurs, priorités, croyances, de façon individuelle, que l'on s'y identifie aujourd'hui. Ce dédoublement de l'axe du référent identitaire produit, semble-t-il, en contexte minoritaire, un décalage important: alors que, comme toutes les autres familles, la famille franco-ontarienne subit les variations propres aux familles postmodernes et au contexte global, les Franco-Ontariens et les Franco-Ontariennes voient encore, dans leurs référents symboliques, leur famille comme intégrée à la communauté ethno-politique; d'où confusion, dans les représentations, entre sentiment

---

2 Voir à ce sujet C. J. Jaenen (1993). *Les Franco-Ontariens*.

d'appartenance à l'ethnie (identité nationalitaire) et sens d'appartenance à sa famille». (Bernier et Vaillancourt, 1996).

C'est cette nouvelle hypothèse que la troisième étape de la recherche a voulu explorer.

Le cadre théorique

Le champ des études de la famille, délaissée par les sociologues de tradition française, a été pendant la majeure partie de ce siècle, l'apanage d'autres disciplines des sciences sociales, notamment, de l'ethnologie, de l'histoire et de la démographie. Lorsque la sociologie s'y est de nouveau intéressée, elle a pris deux grandes formes: celle de la construction de modèles familiaux ou de typologies familiales, et celle de l'étude de la dynamique intrafamiliale (Kellerhals *et al.*, 1984; de Singly, 1987). Cette dernière tendance, relativement récente, issue d'un regain pour la microsociologie, amènera, entre autres, les études orientées vers l'exploration des solidarités familiales (Pitrou, 1978). Aux États-Unis et au Canada, la sociologie de la famille a suivi une voie différente, subsumée qu'elle était à la théorie fonctionnaliste de la famille de Parsons (1955). Dès qu'elle s'en dégagera, dans les années 1980, elle développera des analyses, elle aussi, en microsociologie de la famille, notamment en ce qui a trait à l'étude des interactions à l'intérieur de la famille et à la constitution des réseaux familiaux (Dandurand et Ouellette, 1992, Dandurand, 1987)[3].

Mais peu de recherches en sociologie de la famille ont porté, comme telles, sur les représentations sociales que les groupes culturels entretiennent de leur famille. Et cela est compréhensible. Pour que la question soit pertinente, il faut qu'elle se pose en termes de différentiation, c'est-à-dire qu'elle renvoie à une structure de rapports construits autour d'une dynamique particulière: celle de conflits sociaux de type interethniques, interlinguistiques ou interreligieux.

---

3 Pour une analyse des tendances actuelles en sociologie de la famille et la présentation de diverses recherches, voir B. Bawin-Legros (1988), J. Kellerhals et L. Roussel, (1987), F. de Singly (1991), M.T. Lacourse (1994), Pronovost (1992), R. B.-Dandurand (1995).

C'est pourquoi, après avoir vérifié certaines hypothèses à partir de théories existantes en sociologie de la famille et notamment en s'inspirant des travaux de Pitrou (1978) lors de la précédente étape, la présente recherche doit faire appel —pour rendre compte de son questionnement sur l'*ethos* de la famille franco-ontarienne—, à la fois à la théorie des représentations sociales et à certaines analyses développées en sociologie des groupes minoritaires.

La théorie des représentations sociales a d'abord été initiée en psychologie sociale, par S. Moscovici, dans les années 1960. Reprise dans les années 1980 (Doise, 1986), elle est abondamment utilisée dans divers champs des sciences sociales pour tenter de comprendre comment se construisent, et à quoi sont liés, les ensembles interprétatifs à partir desquels les individus s'expliquent les différents phénomènes de leur vie en société. Doise définit les représentations sociales comme: «des principes générateurs de prises de position qui sont liées à des insertions spécifiques dans un ensemble de rapports sociaux et organisant les processus symboliques intervenant dans ces rapports» (1986: 85). C'est à partir de l'identification de ces «principes générateurs» que l'on a tenté de répondre à la question de recherche. Dans le cas qui nous intéresse, ce que l'on a voulu déterminer ce sont les différences et les similitudes dans les représentations de la famille *en général* ainsi que dans les représentations spécifiques de la famille *franco-ontarienne* et de la famille *anglo-ontarienne*, développées par chacun de ces deux groupes socio-linguistiques.

Certaines recherches en sociologie des groupes minoritaires, par ailleurs, se sont penchées sur la perception des Franco-Ontariens à l'égard de leur environnement anglophone (Juteau et Séguin-Kimpton, 1993). Soulignons particulièrement celle de Laflamme et Dennie (1990) qui portait sur la construction sociale des représentations de l'identité franco-ontarienne. On y trouve une analyse approfondie du paradoxe dans lequel les Franco-Ontariens vivent leur identité, paradoxe s'exprimant d'un côté par la valorisation de l'anglophone et le déni de soi comme francophone, et de l'autre, par la survalorisation de soi et le rejet de l'autre. Cette tension constante entre des paramètres inconciliables ne trouve de solution, selon les auteurs, que dans l'éducation

supérieure en français (permettant la valorisation de soi comme francophone) ou l'assimilation au groupe majoritaire (et donc le rejet définitif de sa francité).

On retrouvera dans les représentations sociales de la famille, ce paradoxe de l'identité franco-ontarienne.

L'enquête

La collecte de données s'est faite à partir d'entrevues réalisées auprès de 15 mères francophones (ou bilingues) et de 15 mères anglophones[4], aux mois de mai et juin 1996, dans la région de Sudbury. L'échantillon a été construit, dans un premier temps, à partir de la population des personnes ayant participé à l'étape II de la recherche. Un formulaire avait été laissé à chacune des participantes, lui demandant de l'expédier par courrier si elle consentait à poursuivre la recherche. Quarante personnes ont fait parvenir le formulaire: vingt-six francophones et quatorze anglophones. Lorsque ces personnes ont été approchées, sept anglophones et onze francophones n'ont pu être rejointes ou se sont désistées. Nous avons alors procédé par la technique d'échantillonnage boule de neige pour compléter l'échantillon anglophone.

Par ailleurs, lors des entrevues, un cas particulier s'est présenté: une mère d'origine francophone préférait répondre en anglais à l'entrevue, affirmant qu'elle était plus à l'aise dans cette langue. Dans un premier temps, elle a donc été intégrée à l'échantillon anglophone. Par mesure de prudence, cependant, une seizième entrevue a été réalisée en anglais. Lors de l'analyse, il est apparu que cette mère «bilingue» se *sentait* plus francophone qu'anglophone et comme l'entrevue avait été réalisée dans les deux langues (i.e: lorsqu'elle parlait de son enfance, de sa famille d'origine, etc., elle s'exprimait toujours en français), elle a finalement été intégrée à l'échantillon francophone. Sa réalité semble en effet plus compatible avec celle des francophones vivant en situation de mariage mixte dans un milieu minoritaire qu'avec celle des anglophones.

---

4 Les entrevues des mères anglophones ont été effectuées par Denise Gauthier-Frohlick. Je la remercie de sa précieuse collaboration.

Par la suite, du côté francophone, une entrevue a dû être éliminée parce que la répondante ne correspondait pas à l'ensemble des critères de sélection retenus pour la constitution de l'échantillon: être mère, avoir entre 20 et 60 ans, habiter la région de Sudbury et, si possible, avoir encore au moins un-e enfant à la maison (ou en transit). Seulement deux mères francophones n'avaient plus d'enfants à la maison lors des entrevues: mais, dans les deux cas, les enfants avaient quitté le foyer dans le laps de temps qui s'était écoulé entre les deux étapes de la recherche; aussi, avons-nous conservé ces entrevues.

L'échantillon

Comme on peut le constater en jetant un bref regard au tableau I, il y a certaines différences entre le groupe des mères francophones et celui des mères anglophones: la moyenne d'âge est plus élevée chez les mères francophones, elles sont plus scolarisées et elles travaillent dans une plus grande proportion. Les mères anglophones, de leur côté ont plus de tout-petits et aucune d'entre elles n'a un-e jeune adulte vivant à la maison, ceci est sans aucun doute dû au fait qu'elles sont plus jeunes.

Mais on peut aussi relever certaines similitudes, ne serait-ce que dans le nombre de familles monoparentales et dans le fait que les mères, tant anglophones que francophones sont, dans l'ensemble, plus scolarisées que par le passé.

Les entrevues se sont déroulées à partir d'un questionnaire semi-structuré, comprenant sept questions d'opinion, et construit dans les deux langues. On interrogeait les participantes sur leur vision de la famille, leur famille d'origine, leur famille actuelle et leurs définitions de la famille anglo-ontarienne et franco-ontarienne. Par la suite, on leur demandait d'établir une comparaison entre leur famille et des familles de leur entourage et d'évaluer dans quelle mesure elles sont typiques comme famille anglo-ontarienne ou franco-ontarienne, selon le cas.

La méthode d'analyse

Les verbatims des entrevues ont été soumis, dans un premier temps, à une analyse de contenu classique, de type

thématique. Après avoir identifié les grandes catégories thématiques, en fonction des questions posées, chaque catégorie a par la suite été subdivisée en autant de sous-catégories que l'exigeaient les énoncés exprimés sur le thème. Puis ces énoncés ont été regroupés selon la méthode des similitudes et oppositions. Ainsi l'énoncé servait d'unité de sens, une phrase pouvant évidemment comprendre plusieurs énoncés.

TABLEAU I
Profil de l'échantillon des entrevues
mères sudburoises, francophones et anglophones

Variables		Mères francophones n=15		Mères anglophones n=15
Statut marital :				
	mariées	12		12
	Parent seule	3		3
Âge :	$\bar{x}$ =	41,2 ans		33,4 ans
Années d'études :				
	sec. ou moins	5		7
	collège	5		3
	B.A. nc	0		2
	B.A.	3		2
	M.A.	2		1
Nombre d'enfants :				
	1 enfant	3	(familles)	7
	2 enfants	9		7
	3 enfants	3		0
	4 enfants	0		1
Catégories d'âge : (enfants à la maison)				
	5 et moins	4		8
	6-12	6		6
	13-18	4		2
	jeunes adultes	4		0

De cette manière, il a été possible d'identifier, de façon proportionnelle, l'intérêt et l'intensité que chaque personne interviewée (et, par la suite, chaque groupe) consacre à chacun des thèmes, de relever la variation et la complexité des idées exprimées ainsi que les différentes contradictions impliquées dans les réflexions présentées. C'est à ce niveau que s'est construite la comparaison entre les deux groupes. Ainsi au delà d'une seule analyse basée sur les fréquences, il s'agit ici, en quelque sorte, d'une interprétation à saveur plus complexe, une forme d'herméneutique: afin de rendre compte le plus possible de cet aspect, les résultats seront tantôt présentés à partir des seuls énoncés, tantôt en donnant des parties du discours des énonciatrices. Signalons finalement que chaque verbatim a été codifié et analysé dans sa langue, c'est donc dire qu'il n'y a pas eu de traduction des entrevues de langue anglaise.

On présente ici une synthèse des résultats les plus marquants de la comparaison entre les deux groupes, étant entendu que plusieurs autres analyses — différences d'opinion selon les groupes d'âge, les niveaux d'éducation, la structure familiale, etc.—, au sein de chacun des groupes, et entre eux, seraient aussi très révélatrices mais devraient faire l'objet d'une autre synthèse.

Présentation des résultats

1. Les francophones s'expriment plus sur le sujet que les anglophones

Le premier grand constat qu'il est possible d'établir, si l'on regarde l'ensemble des énoncés produits, est que l'on trouve une fois et demie plus d'énoncés chez les mères francophones, quelque soit l'aspect du sujet invoqué. Elles s'expriment plus sur le sujet, elles «en ont plus à dire»; c'est une problématique qui, tout au long de la lecture des entrevues, apparaît chez elles plus réfléchie, plus pensée; on ressent nettement que c'est une préoccupation constante dans le groupe francophone. À l'inverse, on trouvera davantage de mères anglophones répondant «je ne sais pas» ou «je n'y ai jamais pensé» à diverses questions, bien que la majorité d'entre elles se déclareront très «family oriented», ou affirmeront que c'est «most important thing in my life».

2. Similitudes dans les représentations de la famille, mais différences dans sa définition

Peu de personnes, que cela soit dans le groupe des mères francophones ou dans celui des mères anglophones, arrivent à établir une distinction franche entre une définition *globale* ou *générale* de la famille (ex: *«ensemble d'individus engagés à long terme»*; *«unit of people together that cares»*), sa représentation concrète (ex: *«usually mother, father, child»*; *«maman ou parent au foyer, enfants, maman, papa, des grands-parents, tantes, oncles»*) et la description de leur famille en tant que telle (ex: *«famille immédiate: soeurs, frères, moi, mes enfants, mon mari»*). En fait, les réponses à cette question ont démontré que l'on peut difficilement parler de la famille en général sans se référer à sa famille propre, qu'il s'agisse de la famille d'origine (parents, soeurs et frères), de la famille étendue (grands-parents, oncles, tantes, cousins, nièces, neveux) ou de la famille actuelle (enfants, mari, petits-enfants). Non seulement trouve-t-on un va-et-vient constant entre les énoncés portant sur des images concrètes, réelles, de familles existantes et ceux présentant les divers attributs que l'on octroie à la famille, mais ces deux types d'énoncés se répartissent de façon égale entre les groupes et au sein de chacun d'eux.

On peut regrouper les attributs, ou les *devoir-être,* de la famille sous quatre rubriques: la famille comme ensemble de liens étroits entre les membres; la famille comme lieu du *faire ensemble*; la famille comme creuset de valeurs morales; et la famille comme définition anthropologique, c'est-à-dire, exposant tout ce qui a trait aux multiples fonctions sociétales de la famille. Pour donner quelques exemples d'énoncés à cet égard:
MF (mères francophones):

> *«le noyau»; «amitié, amour entre les membres proches»; «unité, qu'on soit unis»...; «faire des activités ensemble»; «un partage du quotidien, une collaboration»; «participer avec nos deux garçons»...; «c'est là qu'on peut recevoir nos valeurs»; «une protection, une sécurité»; «aider les enfants, les guider dans la vie»; «support»; « on recourt à la famille pour la peine, pour la joie»; «éduquer nos enfants, être là pour eux»...*

MA (mères anglophones):

> *«unit of people together that cares, love, one another»; «bond between people»; «close knit relationship»...; «spending time together»; «doing things together»...; «unit of people that teach one another to have respect for one another»...; «people helping each other in the times of need»; «a support group»...; «learning everything with the kids»...*

En ce qui a trait aux images concrètes de la famille, la représentation modale est définitivement l'image stéréotypée de la famille nucléaire: papa, maman, enfant-s. Peu de personnes ont fait référence à d'autres types ou structures de famille, bien que la famille monoparentale ait été mentionnée à quelques reprises et la famille reconstituée ou celle de conjoints de même sexe ont été signalée une fois.

Mais, au-delà de cette première ressemblance, on voit tout de suite apparaître des différences significatives dans les représentations sociales. Comme le rend explicite le tableau ci-dessous, alors que les anglophones auront plus tendance à définir la famille seulement à partir des éléments de la famille nucléaire (6/11), les francophones la définiront presque toujours en élargissant le concept, c'est-à-dire, comprenant aussi des membres, soit de la famille d'origine, soit de la famille étendue.

TABLEAU 2
Référents des images concrètes dans les représentations de la famille chez les mères francophones et anglophones

Images concrètes de la famille	MF (n=11)	MA (n =11)
Nucléaire seule	1	6
+ Famille d'origine	4	3
+ Famille étendue	6	2

Ce premier constat permet donc de mettre à jour une distinction importante: la différence dans l'utilisation du concept

de *famille immédiate* dans chaque groupe. En effet, pour les francophones de l'échantillon, la notion de famille immédiate a d'entrée de jeu une acception plus large, plus vaste que chez les anglophones : la plupart du temps y sont inclus des membres de la famille d'origine, tantôt les parents, tantôt les soeurs ou les frères; chez les mères anglophones, la famille immédiate est presque exclusivement composée des membres de la stricte famille de procréation. Cela donne évidemment une configuration sociale différente selon le groupe. On obtient ainsi une représentation d'ensemble de la famille qui serait spécifique au groupe linguistique et se composerait :

pour les MF :
de la famille immédiate (famille actuelle + famille d'origine) + la famille étendue

pour les MA :
de la famille immédiate (famille actuelle) + la famille d'origine (parents + siblings)

Bien qu'il soit impossible de généraliser les résultats obtenus sur un si petit échantillon, il semble qu'il y ait là une piste intéressante et que cette différence dans les représentations de la notion de famille mériterait de faire l'objet d'une recherche en soi, sur un large échantillon, permettant d'utiliser des techniques d'analyses inférentielles.

3. Francophones et anglophones se voient semblables aux familles de leur entourage, mais...

Peu de mères, tant chez les francophones que les anglophones, estiment ne pas ressembler du tout aux autres familles (MF: 2/15; MA: 2/15). Les anglophones ont, cependant, plus de facilité à se voir, sans hésitation, similaires aux familles de leur entourage (MA: 5/15; MF: 2/15), disant qu'elles partagent le même mode de vie et les mêmes ennuis que les autres («*similar beliefs, same parenting style*»; «*going through the same things*»). Mais, la réponse la plus probante est *oui et non* (MF: 11/14; MA: 8/15).

La ventilation des réponses nous permet, encore ici, de voir la distinction entre francophones et anglophones. Ce qui est intéressant, c'est de réaliser que les mères anglophones invoqueront plus de motifs (11) que les francophones à l'appui tant de leur spécificité que de leur différence. Ainsi, elles baseront leur évaluation sur des traits liés à différentes particularités (ex: *«I'm a single mother»*, *«I have four children»*, *«my husband is disabled»*, *«differents ideas about raising kids»*, *«same level as our friends»*, *«close knits like us»*, *«same pressure in life»*). Les francophones, quant à elles, tout en invoquant certains des mêmes éléments (*«même mode de vie»*, *«partage les mêmes ennuis de mère»*...) soulèvent cependant moins de motifs que les mères anglophones (7) et seront plus susceptibles de fonder leur comparaison sur le degré d'intensité des liens familiaux. Ainsi, elles diront :

> NON, ma famille n'est pas similaire:
> *«on est une famille très, très proche, lien tout spécial»*, *«je suis choyée, les liens sont très forts»*, *«pas de continuité ou de contact proche dans les autres familles»*;
>
> OUI, ma famille est similaire:
> *«famille unie»*, *«famille étendue très proche»*, *«les autres que je connais ont aussi un contact régulier avec les mères âgées»*.

Ces mêmes structures de raisonnement se retrouveront en grande partie dans leur appréciation de leur famille comme *typique* de leur groupe culturel. À la question «considérez-vous que vous êtes une famille anglo-ontarienne ou franco-ontarienne typique?», les personnes ont presque toujours répondu en fonction des mêmes caractéristiques, des mêmes valeurs que celles invoquées pour répondre à celle de la ressemblance à l'entourage. Cela n'apparaissait pas avoir, pour elles, une réelle importance.

4. La famille franco-ontarienne: survalorisation et effort

4.1. La famille franco-ontarienne vue par les mères francophones: une question identitaire

La question de la définition de la famille franco-ontarienne est, sans contredit, le lieu discursif où les mères francophones

interviewées se sont le plus exprimées; en effet, près de la moitié de tous leurs énoncés portent sur cette définition et sur la comparaison qu'elles établissent avec la famille anglo-ontarienne, afin d'en justifier la spécificité. Mais cette multiplicité de l'expression ne s'organise pourtant qu'autour de quelques grands paramètres, en fait, de trois grandes idées unificatrices qui forment la trame de l'ensemble du discours.

– *Valorisation du fait français*

La première, et la plus importante, du moins compte tenu de sa récurrence, définit la famille franco-ontarienne comme une famille où l'on parle le français, une famille où l'importance accordée au statut du français surpasse toute autre nécessité, toute autre qualité, une famille où, souvent, l'on est prête à faire des sacrifices pour que le français se maintienne et où les enfants vont à l'école française. En voici des exemples :

> - *«Une famille qui parle en français, où les gens communiquent en français, où la culture franco-ontarienne est valorisée autant au niveau des livres, de la musique, de la télévision... Ce sont juste des choix que tu fais dans la vie de tous les jours qui vont être différents parce que tu es franco-ontarien»* (MF1).
>
> - *«C'est peut-être une différence, c'est la langue. Les enfants doivent parler français à la maison et dans la cour... il y a des petits amis qui sont à l'école d'immersion, je demande et je leur parle en français, parce que ça ne fait que leur aider de toute façon à posséder la langue.... Comme famille, c'est des livres en français, la télévision en français; pas tout le temps parce qu'il faut quand même que je sois réaliste»* (MF4).
>
> - *«Ce qu'on fait nous autres, c'est toujours le français... Nous autres, la télévision, c'est presque toujours au poste français; aussi, s'il y a des choses qui se passent, des pièces de théâtre, des choses en français, on va voir. On demande pour les services en français»* (MF6).
>
> - *«À chaque fois qu'on a des activités ou des soupers, la langue française... On ne parle jamais anglais parce que tous, les maris, les beaux-frères sont tous des francophones...Il n'y a pas beaucoup de mots anglais qui se di(sent) à la maison parce qu'on veut aussi que nos enfants soient élevés surtout dans le français. Ils vont apprendre l'anglais mais toutes nos activités sont toujours fait(es) en français. Une famille franco-ontarienne, c'est une famille qui parle toute en français»* (MF11).

Même chez les personnes formant des mariages mixtes et qui disent se définir plus comme bilingues que francophones, le fait français reste au fondement de leur définition, *a contrario*. Ainsi, le cas de cette mère qui, après avoir insisté sur l'idée que la famille franco-ontarienne *«c'est juste une famille, l'anglais, le français, pour moi ça ne fait pas de différence. C'est une famille pareille»*, ajoute cependant :

> *-«C'est un peu difficile pour moi parce que mon mari ne parle pas français... Comme c'est là, tous nos enfants vont à l'école française, à Jeanne Sauvé. C'est très important pour moi qu'ils gardent leur français parce que ça vient de moi, de mes parents. Quand j'étais petite, on a commencé en langue française; eux autres ils ont commencé le contraire parce que leur père était anglais. C'est pour ça qu'on les a envoyés à l'école française parce que c'est difficile de parler en français quand il y a quelqu'un qui ne le parle pas»* (MF3).

Ou encore, cette autre mère, se sentant coupable de son incapacité à faire en sorte que le français se parle dans son foyer :

> *-«C'est plutôt la vivre comme francophone, participer dans tou(tes) les activités francophones, parler français, insister que le français soit parlé à la maison, à la table du souper pour au moins une heure par jour. Avec vos amis c'est correct, mais dans la maison, ils devraient... C'est notre faute comme parents»* (MF7).

Et celle-ci, qui voulait enregistrer l'entrevue en anglais, et qui affirme pourtant :

> *-«Nous sommes une famille franco-ontarienne car notre fille ne parle pas un mot anglais... Depuis qu'on a eu la petite, c'est notre but dans la vie de lui apprendre, de lui montrer le français mais le bon français, pas le français "slang". Fait qu'on se promène avec le dictionnaire pour utiliser le bon mot; on ne dit pas ce qui n'est pas bien. J'ai pour mon dire que dans trois ans de maintenant, même deux ans, elle va être comme les autres petits sur la rue, tout en anglais. Tant qu'à moi, si on peut garder le français dans la maison ça va être tant mieux pour elle, ça va être un bonus pour elle quand elle va être plus vieille parce qu'elle va avoir son français. Le français, tant qu'à moi, c'est très important»* (MF20).

Mais la valorisation du fait français ne se fait pas que par l'insistance sur la langue. L'importance accordée à la culture franco-ontarienne, qu'on la voie comme culture artistique — chanteurs et chanteuses d'ici, activités culturelles —, ou comme

culture traditionnelle — les fêtes, les chants, les grandes rencontres de la parenté, etc.—, cela fait partie intégrante de l'image que l'on a de la famille francophone :

> - *«... plus que ça même, (une famille où l'on valorise) la culture franco-ontarienne comme les traditions franco-ontariennes, même les choses comme la Sainte Catherine ou Noël, ça serait tout partout pareil... les chansons traditionnelles, des choses comme ça»* (MF1).
>
> - *«Les réveillons à Noël pour mes parents, ce n'était pas juste Noël, c'était Noël jusqu'aux Rois, jusqu'au six que ça fêtait, ça visitait tout le monde, le vin et tout... Pour moi, ça vient des ancêtres, c'est la manière que les parents ont élevé les enfants. C'est des grands-parents, je pense que ça vient de loin...»* (MF2).
>
> - *«... et puis, aussi, on participe aux activités francophones de la région, comme la St. Jean, les choses comme ça. La St-Jean habituellement est fêtée, parfois en plus grand, on a des années ou, cette année ça va être au Collège Boréal; en soirée un(e) orchestre. Les enfants sont conscients de Chuck Labelle, par exemple. Son dernier disque, par exemple, je regarde à un de mes disques qu'il a fait avec Robert Paquette; les enfants ça a été leur gloire, ils l'ont écouté à plusieurs reprises. Robert Paquette aussi ils l'ont déjà vu en spectacle. Carmen était venue pour la St. Jean Baptiste. Il y a toujours des dîners. Ensuite dans le temps de Noël, il y a au Carrefour des activités pour les enfants; la journée du Père Noël par exemple. Il y a un petit concert de piano...»* (MF4).
>
> -*«Une famille où tu vis en français, tu lis des livres en français, des films en français... Je pense que les gens ne comprennent pas quand moi les films sont en français, c'est des petits livres en français... Pour moi, ce n'est pas juste parler en français, c'est des disques en français, les films, les livres. On est pas populaire»* (MF13).

– *Effort nécessité par le maintien de la langue et de la culture*

L'autre élément récurrent dans la vision que l'on entretient de la famille francophone en Ontario est la lourdeur, la difficulté, l'effort constant que réclament le maintien et la reproduction des acquis. Difficultés provenant de l'environnement anglais, on s'en doute, particulièrement auprès de la jeune génération à qui il faut sans cesse répéter et répéter encore l'importance de la langue. Efforts aussi dans la patience et le temps qu'il faut mettre pour se faire servir en français, pour obtenir des livres en français, des films pour enfants en français, des activités sportives en français.

- *«Il faut que j'en fasse un effort: la lecture en français, les disques, tous les récents films qui ont sortis en anglais de Walt Disney, tout(e) "concurrer" en français... J'essaie d'entrer des activités en français aussi. La natation je ne peux pas l'avoir en français, mais souvent le moniteur possède les deux langues. Je demande quand ils s'adressent à eux de leur parler en français d'abord. Souvent, ils ne comprennent pas nécessairement les certains mots qu'ils n'entendent pas à tous les jours en anglais. Le piano c'est en français. Ils vont à une semaine de camp d'été en français. Le restant comme le hockey, le soccer, ça se déroule pas mal en anglais... C'est un endroit où je dois faire beaucoup d'efforts. Je fais des efforts pour eux»* (MF4).

- *«C'est difficile aussi aujourd'hui parce qu'il y a souvent des mariages qui sont passés ailleurs. Disons que la langue maternelle, elle sort souvent. Je trouve qu'il y a beaucoup de familles dans ce genre là. Ils sont dans cette situation là, où il y a des anglais intégrés dans la famille et on essaye toujours de garder notre langue principale... Je trouve que l'anglais est facile, alors ça se fait facilement. Je trouve que, aussi, les français qui ne parlent pas beaucoup le français vont parler l'anglais au lieu de parler le français parce que c'est tellement simple. C'est ça le gros bo-bo ici, l'anglais est facile... les anglophones ont le contrôle plutôt... Je trouve que les francophones commencent à sortir de leur petit coin. Ça fait du bien! Disons qu'on est moins gêné de parler notre langue. Tu as été élevée avec une attitude que la langue française n'est pas la meilleure au monde. Alors, tu as tendance d'aller de l'autre côté. C'est facilement perdu la langue, alors il faut arrêter de penser comme on est une minorité»* (MF5).

Certaines la voit en danger, la famille francophone, en perpétuel sursis :

- *«C'est une famille qui doit se battre continuellement pour son français... C'était plus fort que moi, la langue de communication c'était le français. On a toujours insisté que leurs amis parlent français à la maison; ça n'a pas toujours été facile. Ils ont passé des stages, là, où ils ne voulaient pas, mais à ce moment là, on ne leur répondait pas; ils n'avaient pas le choix... Dans la voiture, on leur disait qu'on achetait des voitures françaises alors on devait parler français»* (MF12).

- *«Elle est en trouble la famille franco-ontarienne, elle a de la misère... Juste chez-nous avec une de mes trois filles qui sort avec un anglophone, — c'est son troisième chum anglophone —. Quand je pense à la famille franco-ontarienne, elle diminue; elle a du chemin à faire pour garder sa présence dans la communauté, de garder sa langue, que sa langue maternelle demeure le français... C'est très très difficile mais je vois ça comme une beauté; je vois ça comme étant spécial... C'est quelque chose qu'on tient à coeur mais on peut aussi voir que ça va être difficile de garder ça homogène chez nous. Avec trois enfants, les chances sont qu'on va en avoir une qui va se choisir un partenaire*

anglophone. La famille est déjà affectée parce que j'ai des beaux-frères et des belles-soeurs anglophones, donc des enfants en gros qui s'expriment en anglais. Souvent, ils ont de la misère de s'exprimer avec mes parents qui sont francophones... Elle a du chemin à faire, la famille... Ça vaut la peine à sauvegarder et maintenir son esprit, sa culture, sa façon d'être, sons sens d'humour et toute ça, sa nourriture, ses chansons. Oui, on se fait tasser» (MF15).

Cette vision est même partagée par une mère anglophone qui dira:

- «I guess that they are faced with trying to preserve their francophone heritage, and province wise, where it has a lot of anglophones, it can be difficult because it is more English. There is a lot of English out there so it's easy to get caught up in that language. Not there is anything wrong with it. French is easy to lose if you don't preserve it. My husband was raised French, his mom and dad are French. In our case, all our children's names are bilingual. It's tricky to find a name that is both French and English» (MA28).

– *Intensité des liens familiaux et fréquence des rencontres*

Dernier élément marquant de la représentation de la famille francophone, les rencontres familiales, notamment les rencontres de «toute la parenté» sont souvent mentionnées comme étant un trait typique, une caractéristique structurelle inhérente au fait d'être francophone, des liens sociaux plus prégnants, plus «naturels», plus «tricotés serrés» :

-«Je pense que, pour nous autres, c'est important de se retrouver, de se rencontrer, d'être ensemble. On essaie toujours, par exemple à Noël où c'est notre occasion annuelle où il y a la grosse fête et tout ça, bien entre frères et soeurs, on s'organise toujours pour qu'au moins à une des fêtes, soit au Jour de l'an ou à Noël, qu'on y soit toute parce que ça c'est important. S'il en manque un, il manque quelque chose; ce n'est pas complet l'affaire... Pour moi la famille francophone c'est des liens très rapprochés... Pour nous autres, on y tient; on va faire dans notre possible pour se rencontrer et pour se voir ensemble, pour se rejaser.... Par contre, à l'été, les fins de semaines c'est pas mal aussi l'occasion de se rencontrer parce que ma famille, on fait beaucoup de camping. On le mentionne à un et à l'autre où on va se rencontrer. Finalement, maman, papa, les frères les soeurs, on est tous ensemble. On se voit presque toute l'été, mais Noël ça reste quand même dans ma tête. C'est spécial parce que d'abord à Noël, ça va faire peut-être deux mois qu'on ne s'est pas vus toute ensemble; pour nous autres, Noël c'est, Wow, on a hâte. C'est spécial» (MF10).

-«Ça serait mon vécu, à Noël, les visites. On est plus proche... Les deux partenaires à mes soeurs, ils ne sont pas proches de leur famille (anglophone). Je ne voudrais pas généraliser. C'est important pour moi d'être proche de toute ma famille. Je ne sais pas si c'est une caractéristique de la famille franco-ontarienne, mais c'est mon vécu. La famille à R.. deux fois par année ils se rencontrent; un tournoi de hockey, toutes les tantes, les oncles, on va tous à Noëlville, c'est un gros weekend; il y a aussi un gros tournoi de baseball. C'est un gros rassemblement; tu vois tout le monde. J'aime vraiment ça. Sur mon côté de la famille on a nos petites dates où on se rencontre toujours. On se rencontre pour plusieurs raisons, pour les fêtes, les anniversaires. Ma soeur a célébré son trentième anniversaire; ma mère a fait un gâteau, des chandelles... On fête Noël, Pâques, les grandes dates. On en a presqu'une par mois...» (MF13).

-«La famille franco-ontarienne, pour moi, c'est un groupe qui se rassemble aux fêtes, à Noël, aux anniversaires, à l'Action de Grâces... qu'on se parle de l'ancien temps. Les parents, les grand-parents vont se parler, les enfants vont écouter. Les enfants adultes de ces parents-là vont raconter; ensuite les adolescentes. Ils donnent toujours la chance aussi aux jeunes de raconter... Toutes rassemblées à la table, je trouve que c'est merveilleux; il ne faudrait pas oublier ça. Il y a toujours une tante ou une grand-maman, une maison où on se rassemble tout le temps. Dans ma famille aussi, où j'étais adolescente moi-même, chez mes amis aussi, ils se rassemblaient aussi. Les chansons, les chants, la manière qu'on se parle, on se comprend, ce qu'on trouve drôle... moi, je me sens bien dans une famille française... Je trouve qu'on a plus d'importance de se rassembler (que la famille anglophone); on fait l'effort. C'est très important de faire l'effort d'y aller» (MF14).

Trois éléments, donc, au coeur du discours des mères francophones, structurant leur représentation de la famille franco-ontarienne. Rien de bien nouveau, dira-t-on. Mais, n'est-ce pas précisément dans cette ré-itération des mêmes énoncés, sans cesse reproduits d'une génération de mère à l'autre, que se font confirmer-là des attitudes, des comportements, des déterminations, des gestes vécus quotidiennement par l'ensemble des mères francophones de l'Ontario? De ces mères, à qui importe la reproduction de l'*ethos* francophone et pour qui vivre en français et faire vivre sa famille en français est à la fois une nécessité et un perpétuel défi...

4.2 La famille franco-ontarienne vue par les mères anglophones: entre la survalorisation et le rejet

Dans l'ensemble, il y a environ trois fois moins d'énoncés anglophones portant sur ce sujet. La majorité des mères anglophones se prononcent peu, en effet, lorsqu'on leur demande de définir la famille franco-ontarienne. Soit, elles diront ne pas connaître de *«French family»*, ou n'avoir jamais pensé à la question (3/15), soit elles affirmeront que, la langue mise à part, il y a peu, ou pas, de différences notables entre les familles anglophones et francophones (9/15). Quelques énoncés :

> *«basically the same, except for the langage»; «speaks French»; «families are families, no matter what»; «not like a different culture, all canadian»; «never thought of it as separate»; «no difference in discipline or anything»; «do all the same things»; «brought up with the same realities, situations»...*

Cependant, dès que l'on aborde la question sous l'angle de la comparaison entre famille anglophone et famille francophone, il y a un *«but...»* qui surgit et le discours se déploie, ouvrant la porte à des opinions qui reprennent en partie les éléments soulevés par les francophones, particulièrement en ce qui touche aux liens familiaux et à la tradition. À cette différence près: ils ne se parent pas toujours de la même connotation; parfois survalorisés, parfois lieux d'ambiguïté, les traits mentionnés donnent, en effet, souvent lieu à l'expression d'un paradoxe. Rarement présentés comme totalement positifs ou totalement négatifs, ils manifesteraient plutôt une certaine aspiration, une forme d'envie, un désir de devoir-être, parfois même présenté comme idéal-typique, de ce que pourraient être les valeurs familiales, ou «une vraie famille»... Des exemples :

– *Sens de la famille et liens avec la famille étendue*

> *- «There's a sense of family like it's very strong; it's bread into them in the French family... (I have) seen that in the English families too... There is a couple of them that I know that there is closeness and there is a strong sense of family. Not as strong as the French family, though...I think the French put aside their differences for one another to be together. I've noticed that since I've been working on my family*

issues and trying to deal with some of the things that have happened to me within my family... Even if there is differences (between them), they just seem to have this natural way of trying to be together. It's almost like a determination...» (MA19).

- «I think they're more closely knit than the anglophones; when they get together there's the "chanson à répondre" and that sort of thing.I think they (francophones) are more...they communicate differently with each other, not just in language but in the way they come across to each other» (MA28).

– *Force des traditions, importance de l'origine*

- «With the francophone, again whether it's Quebec or else where, there's roots there... It's interesting because I guess I never really thought; I grew up as a child with some francophones, my neighbours were francophones and I've always been so interested in how there seems to be traditions that seem so solid; at least in these families it did, and they would celebrate holidays a certain way. I was always fascinated with theirChristmas holiday and just intrigued with that, and yet, with anglophones I don't find that as much... (MA22).

- «To me there is a definite bond usually between them, the French. There is something that is keeping them together. I guess it's because they're raised different, they are raised to believe in a sense of family; it's a very strong belief... In French families, the parents have been thought this from generation to generation and I don't know what the English are doing. But in the English family there is not that, that real sense of belonging to a family, there's more seperatedness, too busy to take the time... The French families really do take the time to have a dinner, say, on Sunday, they seem to do that» (MA19).

– *Une famille qui s'amuse*

Ainsi on retrouve des thèmes déjà soulevés par les francophones: sens de la famille; force des traditions; liens avec la famille étendue; importance des racines. Observées de l'extérieur, ces caractéristiques semblent dessiner une sorte d'aura particulière que posséderait la famille franco-ontarienne, ou, par extension, les francophones eux-mêmes: elle serait plus amicale, plus joviale, s'occuperait plus des enfants; ses membres seraient plus chaleureux, plus ouverts, sauraient davantage s'amuser...

- «I think that the anglophone is more dramatic and the francophone's imagination flows. Francophones will laugh easier because they will have seen different aspects available around the corner, out of sight.

The imagination will not only go up to what they see but also to that other thing they cannot see. It's not only that they are having fun, because they all have fun. It's because there is something that is not immediately in view, some reality which they are thinking about at the same time. It's a theory of mankind... It comes out a little more casual with them... » (MA31).

Et même lorsque ces caractéristiques sont présentées sous leur versant négatif, cette négativité renvoie souvent à une survalorisation, *a contrario* :

- *«Loud!... My mother's side of the family are French and my father's are English and my mom's side is "loud", "loud", "loud". They laugh and joke around... They are maybe less inhibited, I don't know. I don't know why they are the way they are. They need to be more outspokened, may be. Probably English families are more easy going and French families, they are more outgoing. They just don't care and they just do. I never had to think of this before...»* (MA26).

- *«Here the people are much warmer; I don't know if that's the French influence or not, or is it because it's a more isolated community. I think that French people are friendlier, they talk more. So I don't know if it's because of the French or because of the isolation... There's the italian people here too. What's the difference being brought up French or Italian?... Anyways, French families speak French, send their kids to the parochial French schools, they might talk more and be friendlier»* (MA23).

Un élément doit pourtant être souligné: les mères d'origine francophone mais vivant en anglais, sont celles qui portent les jugements les plus sévères à l'endroit de l'attitude des Franco-Ontariens face à leur culture. Ainsi, le commentaire de cette mère dont les parents, des Franco-Ontariens unilingues francophones, se sont assimilés en s'installant à Wawa et qui a été élevée et éduquée en anglais :

- *«I know French families. It seems like French people hold a lot in. They're just not as open; my experience, especially being here (Chelmsford), I find English people are more open. I find that French people all huddle up together. English speaking people are open more to new concepts. While in the French families, if you step in their little ways, that's it, that's all. I don't want to be prejudice but that's what I have found along the way, especially living here...»* (MA30).

- *«I find sometimes in the school system, it's... I use to take courses in ceramics at the French catholic school. I use to see a sign that said "Je*

ne parle pas anglais ici". To me it's a put down. I think it's terrible. You're teaching to be a racist. Like, French is better than English. To me they are going along the wrong way if they want to keep their French. I don't know if I'm making any sense to you at all?» (MA30).

Et cette autre, vivant dans une situation de mariage mixte, dont les parents, des Québécois, ne parlent presque pas l'anglais, et qui présente un rapport conjugué à la langue et à la famille, totalement paradoxal :

- «Pour moi, c'est juste une famille, l'anglais le français, pour moi ça ne fait pas de différence. C'est une famille pareille... Nos amis aussi sont mixtes, il y en a qui sont juste anglais, il y en a qui sont comme nous autres, qui sont mariés avec des Anglais; la seule chose c'est qu'il y a encore beaucoup d'Anglais qui sont contre le français. On a des amis qui voulaient envoyer... elle voulait envoyer sa fille au French immersion; lui, il n'a pas voulu parce qu'il n'a pas trouvé que c'était important d'avoir du français, parce qu'il ne l'a jamais eu dans sa vie. Pourquoi l'avoir? Là, leur attitude du français c'est encore... Donc, les Français poussent trop fort pour qu'ils parlent notre langue» (MF3).

– *La valeur du bilinguisme et l'école d'immersion*

L'apologie de la langue, tant exposée par les mères francophones, prend chez les anglophones l'aspect d'un discours sur le bilinguisme: on parlera de l'importance d'inscrire les enfants en programmes d'immersion, de volonté de redevenir compétitif sur le marché du travail malgré l'unilinguisme. Mais cette reconnaissance du français — sans l'ardeur, ou sans le coeur, pourrait-on dire— soulève autant d'amertume d'un côté que de l'autre: pour certaines anglophones, cette nouvelle nécessité du monde moderne est ressentie comme une imposition du groupe minoritaire et ressemble à une injustice; pour les francophones, c'est davantage l'aspect instrumental de la chose qui est critiqué: on veut faire apprendre la langue à de petits anglophones ou à des francophones assimilés sans se soucier de la culture, de tout ce qui compose, en fait, l'essence de la langue :

- «...je pense qu'il y a beaucoup de familles franco-ontariennes malheureusement pour qui la langue n'est plus importante, donc au lieu d'envoyer leurs enfants à l'école française, ils vont les envoyer à l'école anglaise. Au lieu de les envoyer dans les écoles françaises, ils vont les envoyer en immersion parce qu'ils n'ont pas fait l'effort quand ils

étaient enfants, de leur parler français. Ils se sont dit "oui, je veux qu'ils apprennent le français mais ils l'apprendront lorsqu'ils iront à l'école". Ça nous a causé d'énormes problèmes quand mes enfants ont commencé l'école. Ils arrivaient à l'école à la pré-maternelle et la moitié des élèves ne savaient pas parler français» (MF12).

- *« I think the benefits for our children is that they are in a French immersion program and they do speak French. It's harder for us at home because we can't help them with their homework. There is a great demand for at least two languages and we thought it important for them to be able to communicate fluently in French to obtain a good job»* (MA25).

- *«Si je regarde nos amis qui sont anglophones, j'en ai que leurs parents étaient francophones, eux ne parlent plus français, qui ont envoyé leurs enfants à l'école française seulement pour qu'ils puissent parler français pour avoir un meilleur emploi mais pour qui la culture franco-ontarienne, c'est absolument rien pour eux. Ça ne veux rien dire»* (MF12).

- *«It would be nice to speak French and of course I don't. Then, it would be education for the kids. When we put T. in school, he will be going in a bilingual school. Hopefully French immersion at least, get him into it»* (MA27).

Certaines mères anglophones, par contre, ne voient rien de positif dans le bilinguisme.Théoriquement, elles disent ne pas avoir de problèmes avec les francophones, cependant, il s'agit d'un discours contradictoire: elles aimeraient, semble-t-il, que les francophones existent, mais sans présence, sans être eux-mêmes en quelque sorte, en étant, extérieurement, dans leur inscription sociale, des Anglais comme les autres...

- *«Maybe it's because they (French) are so scared of losing their culture. My kids are in French immersion right now but I didn't want to put them in the French catholic school. I didn't want them to go to only French school for the reason that I can't speak French. To live here, you must learn French.... Like I said, I knew so many Italians, Hungarians, Ukrainians, and all those kids were speaking their language fluent at home. They didn't go to Ukrainian school... What happened with my parents (French), when they moved to Wawa, they learned to speak English. When I grew up in Wawa, a lot of my friends, a lot of kids lost their French too»* (MA30).

- *«It's not that I'm against French people but I find it unfair when you ask me bilingualism and things like that. When you go for a job and you have to be bilingual, that strikes a nerve with me. Actually, French families I have no problems with that. If an English speaking person is*

in a room, you speak English, you don't speak French. Otherwise than that, I don't have a problem» (MA29).

Ce dernier sentiment est aussi partagé par une mère francophone:

- *«Je pense que les anglophones, c'est plus difficile pour eux autres parce que maintenant avec tout qui est bilingue, les Anglais qui ne comprennent pas le français, ils se trouvent discriminés à cause qu'ils ne parlent pas le français. Ils n'auront peut-être pas d'emploi à cause qu'ils ne sont pas bilingues. Je ne trouve pas ça juste»* (MF2).

Mêmes éléments que ceux exprimés par les mères francophones, récurrence du peu de variété des caractéristiques invoquées dans la définition, la version anglaise de la vision de la famille franco-ontarienne en Ontario est, somme toute, surprenante. Lorsqu'on s'exprime sur le sujet on a tendance à dire les mêmes choses que les francophones et ce, même lorsqu'on déclare qu'il n'y a pas de différence réelle entre les deux familles. Un élément bénéfique, en outre, ressort de l'ensemble des données: la ténacité des francophones semble avoir eu cet effet positif: les mères anglophones, en majorité, croient que le bilinguisme est nécessaire à leurs enfants et qu'ils doivent se familiariser avec la langue française, même si elles, elles sont unilingues anglophones. On ne nie plus le fait français, en Ontario. On le reconnaît comme important ou on le rejette: peu de mères (3/15) semblent avoir une vision totalement négative des francophones.

5. La famille anglophone: difficultés de la voir de façon positive

5.1. La famille anglo-ontarienne vue par les mères anglophones: quelle identité?

On assiste au même scénario discursif ici que pour la définition de la famille francophone par les mères anglophones. Et avec une plus grande économie d'énoncés, encore! Les mères anglophones n'ont rien à dire sur la famille anglo-ontarienne autre que: c'est une famille où l'on parle anglais, elle n'a rien de spécial, elle est comme les autres familles ...

«It's a family where the children talk English»; *«it's basically the same family»*; *«I've never thought of families with a term to them»*; *«A family*

that speaks English first when their family gets together»; «I've never really thought about it»; « I don't know if it's necessarily what language you speak, I think that it's the person that you are»; «I don't think it's much different from the other families. It's pretty normal», etc.

Dans l'ensemble de l'échantillon anglophone, la majorité (7/15) déclare donc que c'est une famille comme les autres , trois la définissent comme une famille qui parle anglais, deux affirment qu'elle n'a pas d'identité propre et trois ne peuvent répondre. En fait, la plupart des idées ne s'expriment, comme on l'a vu plus haut, que dans la comparaison avec la famille franco-ontarienne. Peu d'autres éléments sont amenés sinon qu'une mère mentionnera que les francophones vont à l'église plus souvent, une autre expliquera le «manque d'identité» de la famille anglophone par la multiplicité de ses origines, une autre encore signalera que la famille anglaise est en transformation :

- *«I always think of the mixture of backgrounds. I guess as protestants we always think of anglophones. Sometimes I think that there is no identity almost... With anglophones I find sometimes that it's like "tranudes" they can be a single unit family»* (MA22).

- *«The English family, times are changing. I see a lot of English families trying to make time for their children as opposed to before»* (MA28).

De toute évidence, la famille, dans son aspect socio-linguistique, ne constitue pas une problématique du côté anglophone. On n'y pense pas, on ne s'en préoccupe pas. N'étant soumise à aucun danger d'assimilation, sentant sa situation très stable, dominante même, rien dans les représentations qui sont socialement véhiculées à son égard par ses membres ne renvoie à une obligation de se positionner, de se démarquer, de se reconnaître une différence, de trouver des caractéristiques sur lesquelles elle pourrait fonder sa spécificité.

Ce n'est évidemment pas la vision que développent les mères francophones, qui, de leur côté, dans la nécessité existentielle où elles se trouvent, seront obligées de dénigrer la famille anglophone pour fonder les caractéristiques positives de leur famille.

5.2. La famille anglo-ontarienne vue par les mères francophones: peu attrayante

Les mères francophones sont aussi volubiles en ce qui a trait à la famille anglo-ontarienne qu'elles ne l'ont été en ce qui concerne leur propre famille. Mais bien peu d'énoncés comportent des éléments positifs. Deux trames de fond servent de fil directeur aux opinions exprimées — les énoncés impliquant un jugement n'entrant pas dans ces deux catégories, sont, en effet, des opinions si particulières qu'elles n'ont aucune récurrence (ex: les familles anglophones sont plus religieuses, elles laissent leurs enfants plus seuls...) —, et n'ont donc aucune pertinence pour l'analyse.

La première trame rassemble des énoncés que l'on pourrait qualifier de *couleur d'ensemble* et qui exprime sous la forme de *traits de personnalité*, le *comportement* général de la famille (et de ses membres): plus froide, moins accueillante, plus sévère avec les enfants, moins de patience, saura moins s'amuser, moins «outgoing», moins proche, se touche moins, moins de marques visibles d'affection, etc. La deuxième trame exprime l'autre versant de l'inquiétude de l'assimilation vécue par les francopohones: forme d'envie, si l'on peut dire, qui est le reflet de leur situation de minoritaire et qui reconnaît à la famille anglo-ontarienne sa position dominante.
Quelques propos seulement serviront à l'exemplification.

– *Une famille plus froide*

> - *«Vraiment, je la vois plus froide; je la vois moins chaleureuse... Il me semble que les personnes francophones ont tendance à être plus vocales, un peu plus de volume, quand c'est drôle, on rit un petit plus fort. On est moins composé en général... je trouve l'anglophone et la famille anglophone plus restreints, se touchent moins, c'est juste dans la tête cela. Les rapports affectifs sont moins visibles et peut-être plus privés quand les gens ne sont pas aux alentours. C'est plus formel. On va accueillir dans le salon plutôt que dans la cuisine; ça serait leur façon»* (MF15).

> - *«Moi, j'ai toujours dit qu'une famille française était chaude, proche. J'ai toujours pensé que... j'ai connu des familles anglaises, si tu vas à des fêtes, à des party, les français ça s'amuse, ça a du fun; j'ai été à une fête où s'était tous anglais. Tout que ça fait c'est de s'asseoir et parler du travail. Le fun n'est plus là...»* (MF9).

- *«J'ai de la famille à Toronto et j'ai de la famille à Québec. Je trouve que quand on va au Québec, à Gatineau, on visite les cousins, c'est chaleureux, des grosses caresses; ça te donnerait la lune; c'est fin. À Toronto aussi ils sont fins, mais ce n'est pas la même chose, ça ne se caresse pas; ils sont fins, ils sont polis mais il y a quelque chose. Ils sont plus réservés; je ne me sens pas si confortable; j'y vas, on s'arrange bien mais ce n'est pas la même chose. L'atmosphère n'est pas pareille»* (MF9)

- *«Je les trouve froids, comme dans des rencontres. Je les trouve pas aussi chaleureux; ils sont plus pincés, plus réservés, mettons un envers l'autre. Je ne veux pas dire qu'on est excités, les francophones, mais on a du plaisir, on rit, on danse, on chante, on tape des mains et on joue aux cartes. Il me semble qu'on ne vois pas ça du côté des anglais»*(MF10).

- *«Une famille francophone c'est différent d'une famille anglophone; on est plus amical. On est plus ouvert que les anglophones... Ils gardent plus en dedans; ils sont moins ouverts que les francophones»* (MF11).
- *«Lorsqu'on invite les enfants des amis pour une rencontre, c'est des enfants anglophones, je trouve qui sont tous polis. C'est des enfants, c'est du monde pareil, mais c'est différent. Il nous manque quelque chose, parce que je suis certaine que lorsqu'ils sont partis d'une maison francophone, ils diraient, gee, j'aimerais donc ça parler français. On dirait que c'est plus le fun... Ils voient, les enfants, il y a quelque chose qu'ils ont manqué... il y a plus d'animation en français»* (MF14).

- *«Encore aujourd'hui, même chez moi, on trouve ça vraiment difficile, j'ai un frère qui a rencontré une femme anglophone; ce n'est pas la même chose. Quand cette femme-là est autour, c'est qu'on veut tous s'efforcer, tout le monde doit parler anglais, parce qu'il y a une anglaise parmi la gang. Quand l'anglaise part, on remet nos langues à l'endroit, on parle en français. On trouve ça difficile... Ce n'est pas la même chose quand on se rencontre, quand on joue aux cartes. Il me semble que ça se joue pas aux cartes en anglais...»* (MF10).

– *Une famille invulnérable*

- *«Je la vois très bien enracinée dans son milieu. Elle est sécure, elle n'est pas en danger de disparaître comme la famille franco-ontarienne qui est en voie de disparaître...Je la vois moins peureuse, moins inquiète par rapport à son sort, à son identité... En fait, on va continuer comme famille anglophone, ce n'est même pas une question. Ce n'est même pas un sujet de discussion»* (MF15).

- *«De toute façon, la famille anglophone est majoritaire, donc au niveau de la transmission de la culture et tout ça, ça se fait beaucoup plus facilement parce qu'elle est omniprésente en Ontario, tandis que je pense que la famille francophone va faire plus d'efforts pour*

transmettre la culture franco-ontarienne... Je ne pense pas que les familles anglophones doivent répéter à (ses) enfants "parle anglais". Par contre, les gens qui sont francophones qui y tiennent doivent souvent dire "parle français"...» (MF1).

- «Ils n'ont pas besoin d'insister sur la langue. Ça c'est quelque chose qu'on doit insister. Moi, je dois faire double effort pour avoir une carte française d'anniversaire; eux autres, ils ne sont pas obligés de faire ça. Ils peuvent aller au dépanneur même, il en aurait en anglais, nous autres on en aurait pas en français. Comme la St. Valentin, je ne mentionnerai pas combien de magasins que j'ai fait à la St. Valentin pour avoir des valentins en français. C'est juste un exemple; eux autres, ils peuvent acheter ça au magasin du coin ou à une pharmacie, ils vont les avoir. Tandis que toi, tu es obligée d'en faire plusieurs magasins avant d'en frapper. Quand j'en ai, j'en achète plusieurs pour plusieurs amis» (MF4).

- «Je pense que la famille anglophone n'a pas à se battre pour sa langue, pour sa culture. Je vois beaucoup de familles anglophones qui sont, je ne sais pas si c'est un mot, "acculturelles". On dirait qu'ils en ont pas de culture. Ils ont peut-être la culture américaine mais il n'ont pas à se débattre continuellement» (MF12).

Mais, une fois exprimées les différences entre les deux familles selon ces deux trames discursives, avec force détails comme on le voit, presque toujours, on terminera la comparaison en disant succinctement que, dans l'ensemble, *pour le reste* — mode de vie, amour ou éducation des enfants, préoccupations familiales habituelles—, les deux familles sont similaires.

Ce que l'on est ainsi amené à réaliser, à mesure que défilent les jugements négatifs répétitifs assénés à la famille anglophone, c'est qu'on fait jouer à la représentation de la famille ango-ontarienne, dans l'imaginaire social, le rôle de *faire valoir* de l'image de la famille francophone, d'*amplificateur* de la musique de fond de ce qu'elle est comme famille. On dote la famille anglophone de l'envers des caractéristiques que l'on considère positives et qui ont été attribuées à la famille franco-ontarienne. Il s'agit d'une même axiologisation: tout ce qui était positif là-bas, deviendra négatif ici, idéal-type inversé sur l'axe d'une même problématique: celle de la situation de minoritaire.

6. La construction d'un ethos

Que révèlent les données présentées ici et comment les interpréter à la lumière des deux enquêtes précédentes?

La première conclusion à laquelle nous convient ces résultats est qu'il y a effectivement convergence dans les représentations, entre sentiment d'appartenance à l'ethnie (notion d'identité culturelle) et sens d'appartenance à sa famille, chez les francophones, ainsi que cela avait été suggéré à la fin de la deuxième étape de la recherche. On peut déjà voir l'hypothèse se confirmer, tout au long des entrevues, dans les glissements sémantiques fréquents qui se sont produits dans les discours des mères francophones entre *caractéristiques* de la famille et *traits de personnalité* des individus: la famille et ses membres, même image. Ce mode d'expression, nettement moins utilisé par les mères anglophones laisse penser que cela renvoie à une similitude dans les représentations chez les francophones: la famille est une telle préoccupation chez elles qu'elles ne peuvent en parler au delà des individus qui la composent. Mais il y a plus: en effet, cette co-extension des visions présentées révèlent que l'analyse des représentations de la famille franco-ontarienne répond aux mêmes paramètres que ce qui avait été identifié dans l'analyse de la conscience identitaire des Franco-Ontariens par les chercheurs Laflamme et Dennie (1990): valorisation de l'anglophone et déni de soi, d'une part, et survalorisation de soi et rejet de l'autre, d'autre part.

On a pu constater en effet, dans le discours des mères francophones que parler de la famille franco-ontarienne, c'est produire une adéquation entre rapport à la famille et rapports, non seulement à l'ethnie, mais aussi à la langue et à la culture. Mais alors que, dans le discours des mères anglophones, on parle peu de traditions familiales et lorsque l'on en parle, on ne les identifie pas comme traditions *culturelles* (ou ethniques) — on parlerait plutôt d'habitudes ou de rites —, dans le discours des mères franco-ontariennes, cela semble indissociable. Et même plus: on ne fait pas que parler des traditions, on les vante, on les «emphatise», si l'on peut dire, on les idéalise. De la même manière, on ne fait pas que parler du type ou de la fréquence des rapports entre les membres, on les loue, on les magnifie, on les surqualifie à la limite.

Cette valorisation des attributs de la famille franco-ontarienne, non seulement, en se construisant, produit un double effet de *retour vers soi*, une *sur*valorisation, — c'est-à-dire qu'après avoir pris sa source dans les qualités que l'on s'octroie en

tant qu'individu ethnique, ils reviennent à soi, médiatisés, à travers la représentation que l'on a de sa famille puiqu'on en est membre, mais, surtout, cette survalorisation ne peut se concevoir sans une dévalorisation de l'Autre, sans un dénigrement de la famille anglophone. Ainsi la famille anglophone sera, comme nous l'avons mentionné plus haut, l'envers, le négatif de la représentation que l'on a de sa propre famille comme francophone: elle n'aura pas de «sens» profond de la famille, puisque que l'on a en a un qui est très développé; elle sera aussi froide que la nôtre est chaleureuse; elle aura aussi peu de traditions ou peu de rencontres de parenté que l'on en a beaucoup, pas de racines, pas de grandes réunions de parenté, etc. Cette représentation polarisée des familles anglo-ontarienne et franco-ontarienne renvoie bien à l'analyse du paradoxe identitaire. Et plus la mère francophone valorisera le fait français, plus son discours présentera les traditions, les rencontres, les visites de famille, de façon idéale. À l'inverse, plus les mères francophones sont en situation de mariage mixte, ont fait leurs études en anglais ou ont été assimilées dans l'enfance, plus on assistera à une atténuation, voire un rejet des valeurs francophones, des qualités pensées comme inhérentes à la famille francophone.

Tout se passe comme si, en magnifiant les diverses caractéristiques attribuées à la famille franco-ontarienne, on répondait à la nécessité de se créer un espace symbolique à la mesure de l'espace réel que l'on voudrait occuper, on actualisait une présence que l'on estime ne pas être reconnue, ni dans l'exercice de la vie économique et politique de l'Ontario, ni, en fait, dans l'ensemble des représentations sociales ontariennes. Il s'agit bien là d'une conscience de minoritaire.

Mais la vision de l'acteur-e ne peut être une vision globale: le fait surprenant, ici, et c'est la deuxième grande conclusion que l'on peut tirer des résultats de l'enquête, est de constater que, du côté des mères anglophones, on produit souvent les mêmes représentations positives de la famille franco-ontarienne. Il y a, comme nous l'avons montré, plusieurs similarités dans leur vision à cet égard, souvent, une même survalorisation de certains aspects. Ainsi, contrairement à ce que la peur de l'assimilation leur donne à croire, les francophones existent bel et bien en Ontario, tant dans l'imaginaire collectif où leur famille est vue comme le *référent*, l'idéal-type de ce que serait une famille idéale, que dans la vie de

tous les jours où leur existence implique jusqu'à une transformation de l'éducation des enfants anglophones: on l'a bien vu, peu d'entre les mères anglophones vivant dans un quartier où francophones et anglophones cohabitent, ne voient pas la nécessité de faire apprendre, ne serait-ce qu'un peu, le français à leurs enfants.

Mais cette reconnaissance des aspects positifs de la famille franco-ontarienne, par les anglophones, se fait sur fond d'historicité bien particulière: on éprouve peu de crainte, en tant que groupe majoritaire à reconnaître certaines qualités aux minoritaires, à les survaloriser même, tant que cela reste du domaine du privé, de l'ordre du restreint, du distinct... mais on se saurait avoir la même attitude lorsque les francophones sortent de cet espace bien délimité. On peut se remémorer certains extraits des discours des mères à cet égard. La survalorisation ici répond à une fonction différente: le maintien de la mise à distance de l'Autre, dans la reproduction du statu quo des rapports de pouvoir.

C'est ce fond d'historicité qui donne à la famille franco-ontarienne un *ethos* spécifique. Parce que ce n'est pas tant qu'elle soit si différente des autres familles —nous l'avons vu: même mode de vie, mêmes inquiétudes de mères, etc. — mais c'est la reconnaissance de l'obligation de la valorisation du fait français et l'effort quotidien nécessité par le maintien de la langue au sein du foyer qui colorent ses rapports à la la culture et aux rencontres familiales. En fait c'est sa production en contexte minoritaire qui lui donne sa *couleur locale,* qui lui construit l'idée de sa spécificité.

Car, ainsi que l'a révélée la première étape de cette recherche à trois volets sur la famille franco-ontarienne, peu d'éléments dans les indicateurs objectifs permettent de croire à une réelle différence entre familles franco-ontarienne et anglo-ontarienne. De même que, comme, encore là, nous l'avons démontré lors de la deuxième étape du processus, il n'est pas vrai de croire, malgré ce qu'en disent les Franco-Ontariens et les Franco-Ontariennes — et même certaines mères anglophones comme le montre cette recherche— que les rencontres sont plus fréquentes dans leurs familles, et que les francophones établissent plus de réseaux d'échange et de soutien à partir de leurs familles que les membres de la famille anglo-ontarienne.

Mais dans ce sentiment de vivre en perpétuel sursis, dans l'urgence du danger cotoyé tous les jours, dans l'effort, la lutte, le

conflit aussi parfois, la fatigue souvent, de devoir faire plus tout le temps, dans l'obligation de ne pas baisser les bras et d'assumer sa conviction en répétant quotidiennement à ses enfants «dis-le moi en français, s'il-te-plaît» — développant le plaisir toujours renouvelé d'être ensemble, là où l'on peut vivre «toute en français» —, c'est là que réside *l'ethos* de la famille franco-ontarienne, *l'ethos* qui pare les activités familiales, les traditions, les rites, les rencontres d'une aura qui ne se comptabilise pas, qui ne répond pas à des indicateurs objectifs, mais qui crée les principes générateurs de prises de position nécessaires à sa reproduction comme famille francophone et à sa présence dans l'imaginaire collectif ontarien.

Conclusion

Divers éléments ont été mis à jour, à travers l'enquête présentée ici, structurant les représentations que les mères entretiennent de la famille. Tout d'abord, en ce qui a trait au concept général de famille, on a pu voir qu'autant francophones qu'anglophones s'y réfèrent majoritairement, encore, selon la stucture moderne de la famille nucléaire: père, mère, enfant-s; et ce, même si plusieurs familles dans les personnes interviewées vivent des situations de mère seule. Mais dès cette première généralisation franchie, il est apparu que la vision que les unes et les autres ont de la famille immédiate, lorsqu'elles renvoient à des images concrètes, vécues, situationnelles de leur famille, diffère: les francophones auront une représentation plus large comprenant famille actuelle, famille d'origine et famille étendue, contrairement aux anglophones qui font peu référence à leur famille étendue.

Les résultats ont aussi permis de confirmer que les représentations de la famille franco-ontarienne se construisent à partir de la valorisation du fait français au sein du foyer, de l'effort quotidien qu'il faut consacrer à la reproduction de la famille francophone et de la conviction que les liens sont plus étroits et les rencontres plus fréquentes dans leur famille, certains de ces éléments étant aussi véhiculés par les anglophones dans la conscience collective. La définition de la famille anglophone, par ailleurs, ne semble pas susciter d'images très fortes ou très positives de part et d'autre: les anglophones la dépeignant comme

n'ayant pas d'identité particulière et les francophones la voyant peu attrayante.

Suite à cela, il nous a semblé que l'on pouvait effectivement affirmer qu'il y a un ethos spécifique à la famille franco-ontarienne, ethos qui est le résultat d'une historicité particulière développée dans le creuset d'un vécu de minoritaire.

Mentionnons, en terminant, que les éléments qui ont été mis à jour à travers les trois étapes de la recherche sur la famille franco-ontarienne nous apparaissent importants. Non seulement nous informent-ils sur un aspect du vécu des francophones en milieu minoritaire, mais de plus, ils remettent à l'honneur l'obligation de chercher ailleurs que dans le mesurable le pourquoi et le comment des représentations sociales. Cependant, les résultats trouvés ici mériteraient d'être confrontés à d'autres analyses reprenant les mêmes hypothèses mais portant sur d'autres groupes sociaux, notamment les pères franco-ontariens et les familles francophones vivant ailleurs qu'au Nord de l'Ontario.

Références bibliographiques

Bawin-Legros, B. (1988). *Familles, mariage, divorce: une sociologie des comportements familiaux contemporains*: Bruxelles: Pierre Mardaga.

Bernier, C. (1995), «Familles franco-ontariennes: un profil statistique», *In* C. Bernier, S.Larocque et M. Aumond (dir.) *Familles francophones: multiples réalités*. Actes du colloque. Sudbury: Institut Franco-Ontarien, 107-134.

Bernier, C. et C. Vaillancourt (1996), «Solidarité familliale et différentiation selon la langue: la fin d'un mythe?», *Revue du Nouvel-Ontario*, no 19: 59-87.

Dandurand, R. (1995). Une théorie qui se cherche. Pistes de réflexion pour une analyse sociale de la vie familiale. In Bernier, C., Larocque, S., et M. Aumond (dir.) *Familles francophones: multiples réalités*. Actes du colloque. Sudbury: Institut Franco-Ontarien, 19-34.

Dandurand, R. (1987). Couple et parents des années quatre-vingt. Québec: IQRC.

Doise, W. 1986). «Les représentations sociales: définition d'un concept». In W. Doise et A. Palmonari (dir.) *L'étude des représentations sociales*. Paris: Delachaux et Niestlé, 81-94.

Doise, W., Clemence, A. et F. Lorenzi-Cioldi (1992). Représentations sociales et analyses de données. Grenoble: Presses Universitaires de Grenoble.

Jaenen, C. J. (dir.) (1993). *Les franco-Ontariens*. Ottawa: Presses de l'Université d'Ottawa.

Juteau, D. et L. Séguin-Kimpton (1993). «La collectivité franco-ontarienne: structuration d'un espace symbolique et politique». *In* C.J. Jaenen (dir.) *Les Franco-Ontariens*. Ottawa: Presses de l'Université d'Ottawa.

Kellerhals, J. et L. Roussel (1987). «Les sociologues face aux mutations de la famille. Quelques tendances des recherches». *L'Année sociologique*. Paris: 37, numéro spécial *Sociologie de la famille*

Kellerhals, J., Valente, L., Troutot, P-Y., et E. Lazega (1984). *Microsociologie de la famille*. Paris: Presses Universitaires de France.

Lacourse, M-T. (1994). *Famille et société*. Québec: McGraw-Hill.

Laflamme, S. et D. Donald (1990). *L'ambition démesurée*. Sudbury: Institut Franco-Ontarien.

Ouellette, F. et R.B.- Dandurand (1992). «Parenté et soutien aux familles avec jeunes enfants: entre l'autonomie et la solidarité». *In* G. Pronovost (dir.) *Comprendre la famille*. Actes du 1er Symposium québécois de recherche sur la famille. Sainte-Foy: Presses Universitaires du Québec.

Parsons, T. et R. Bales (1955). *Family: Socialization and Interaction Process*. New York: Free Press, 3-33.

Pitrou, A. (1978). *Les solidarités familiales: vivre sans famille?* Toulouse: Éditions Privat.

Pronovost, G. (dir.) *Comprendre la famille*. Actes du 1er Symposium québécois de recherche sur la famille. Sainte-Foy: Presses Universitaires du Québec.

Singly, F. de (dir.) (1991). *La famille, l'état des savoirs*. Paris: Éditions La découverte.